

CONDÉ, Maryse, *Histoire de la femme cannibale*, Paris, Éditions Mercure de France, 2003, 317 pp.

Maryse Condé, “la grande dame de la littérature des Caraïbes”, choisit l’Afrique du Sud comme espace romanesque de son roman *Histoire de la femme cannibale*. Elle y raconte le destin tourmenté de Rosélie Thibaudin. Née en Guadeloupe, cette femme noire à l’âme bienveillante et au cœur généreux, qui conçoit l’amour des autres comme une chance et non comme un droit, quitte sa famille et son pays natal pour suivre son premier amour en Afrique du Sud. Malheureusement, cette relation ne dure pas longtemps puisqu’elle sera abandonnée par lui. Cependant, l’être ouvert aux rêves et à l’espoir renaît à la vie et retrouve goût à la passion quand elle rencontre Stephen, un Anglais du Royaume-Uni qui enseigne la littérature à l’université du Cap. Elle prendra alors racine à ses côtés, formant un couple “mixte”, interculturel ou plus précisément interracial.

Leur passion amoureuse promet une douceur de la vie qui surgit de partout, où la pureté des voiles blanches hisse l’immense désir entre eux. En fait, rien ne semble susceptible de détruire l’union scellée de ces deux êtres qui ont bousculé l’ordre établi. Ces amoureux ont brisé les frontières et dépassé les tabous dans un pays rongé de l’intérieur par le racisme et la ségrégation où la tension est accrue entre les Blancs et les Noirs. Face à la xénophobie marquante et aux préjugés dominants, le couple apparaît solide et à jamais soudé dans une relation complémentaire et respectueuse. Stephen est indifférent aux regards chargés de haine, de suspicion et de mépris. Quant à Rosélie, elle n’accorde aucun intérêt aux clichés bien cadrés de la société et préfère s’adonner à la peinture dans son atelier.

Un drame qui surgit subitement dans leur paisible union va précipiter l’existence de Rosélie dans le chaos total. Une nuit, dans une rue du Cap, Stephen

est assassiné. Sa disparition soudaine, mettant un terme brutal à vingt ans d'un bonheur apparemment tranquille, frappe de plein fouet la femme démunie de tout soutien et fait basculer sa vie vers une dérive démesurée. Ainsi, marginalisée, se butant à d'innombrables obstacles tangibles, elle doit, dans ce pays étranger, apprendre à survivre seule. Et, exilée sur une terre où race rime avec couleur, elle décide de continuer à peindre et surtout à vivre, affrontant le rejet, l'intolérance et le regard hostile de ceux et celles qui l'ont toujours pointée comme une indésirée et qui se sont ouvertement opposés à ce qu'un blanc de souche lie son destin avec une négresse de service. Dans son deuil douloureux, sans amarres et en plein désarroi, Rosélie maintient sa certitude existentielle, défiant tout excès de menace et de violence à son égard. Elle affirme courageusement à qui veut l'entendre qu'elle reste là où elle a vécu heureuse avec Stephen :

-Est-ce que vous n'allez pas retourner chez vous ?
Chez moi ? Si seulement je savais où c'est.

Oui, le hasard m'a fait naître à la Guadeloupe. Mais, dans ma famille, personne ne veut de moi. A part cela, j'ai vécu en France. Un homme m'a emmenée puis larguée dans un pays d'Afrique. De là, un autre m'a emmenée aux Etats-Unis, puis ramenée en Afrique pour m'y larguer à présent, lui aussi, au Cap. Ah, j'oubliais, j'ai aussi vécu au Japon. Cela fait une belle charade, pas vrai ? Non, mon seul pays, c'était Stephen. Là où il est, je reste. (40)

Une chose est certaine, ce roman est remarquable et, dès les premières pages, il nous entraîne dans le sillage d'une lutte émancipatrice d'une femme peintre qui tente tant bien que mal de maintenir sa carrière. Elle refuse de se laisser anéantir par la violence de la société sud-africaine ravagée par une réalité troublante dans l'histoire contemporaine. Mené à l'instar d'un polar, plein de suspenses, de surprises et de scènes-choc, sinon choquantes, ce roman se lit comme une réflexion grave sur cette plaie brûlante de l'humanité qu'est *l'apartheid*. La narratrice

observe l'espèce humaine avec une extrême acuité, décrivant avec force détails les êtres et les choses. Par le côté inéluctable des vérités qu'elle nous assène avec une lucidité farouche et une sincérité touchante, elle égrène des perles parfois corrosives, brutales ou encore dévastatrices avec toutefois la douceur d'un ton intimiste empreint d'une grande délicatesse.

Partant du principe qu'"on ne ment pas, on se crée des vérités", Maryse Condé n'ignore pas que la ligne est mince entre fiction et réalité. Si bien que le portrait de Rosélie, avec ses éléments autobiographiques, peut paraître proche de l'alter ego de l'écrivaine. Celle-ci n'est-elle pas originaire de la Guadeloupe, elle qui a d'abord épousé en 1959 Mamadou Condé, un acteur d'origine africaine qu'elle rejoint en 1962 en Guinée, puis se marie de nouveau en 1982 avec Richard Philcox, un Britannique de race blanche, le traducteur de la plupart de ses romans et séjourne quelques années en Afrique de l'Ouest, en France et aux Etats-Unis ? Il reste qu'aujourd'hui l'écrivaine Guadeloupéenne partage son temps entre New York où elle enseigne à Columbia University et Pointe-à-Pitre. Son œuvre de fiction (traduite en de multiples langues) dont entre autres *Une saison à Rihata* (1981), *Moi, Tituba, sorcière... noire de Salem* (1986), *Traversée de la Mangrove* (1989), *Les derniers rois mages* (1992), *Célanire cou-coupé* (2000), *La Belle Créole* (2001), lui a valu de nombreuses récompenses, dont le Grand Prix littéraire de la femme (1986) et le prix Yourcenar (1999). Son dernier écrit qui gagne en aisance et en intérêt est un grand roman qui prend des allures de témoignage, de dévoilement et de dénonciation du racisme et de la ségrégation.

Najib Redouane
California State University